

Le goût de la Souillon par Michel Poivert

Les peintres repeignent les sources lorsqu'elles ont été souillées par quelque pollution.

Combien de femmes en fontaine, nus chastes déversant le contenu impalpable de vases béants sous le regard du spectateur ? Jusqu'à celui qui détourne l'allégorie en la faisant mâle, recrachant le liquide dans son autoportrait en fontaine ; mais Bruce Nauman n'affirme-t-il pas aussi que « le véritable artiste est une fontaine merveilleuse et lumineuse » ?

Rien ne prédisposait Ondine à quitter le fond des rivières pour venir sur le rebord du puits où tous les peintres la représentent se coiffant immobile. Nymphé, elle est la proie du faune et l'esclave des seigneurs.

Ondine jadis célébrée pour les trésors qu'elle garde enfouis dans les flots devient au château une source adulée. On s'affaire autour d'elle à recueillir le moindre de ses épanchements, on observe à l'égard de ses dessous souillés un protocole minutieux, comme pour ses débords de salive et tout ce qui dégoûte d'elle. L'atmosphère autour de la souillon est obséquieuse.

Dans l'obscurité du jardin, on tend à la souillon le vase comme une offrande qu'elle honore d'une miction maladroite. Et chaque jour le serviteur ramène en cuisine la précieuse soupière. Au centre de la table, la pile tiède des assiettes garnies attend son accompagnement.

Au cœur de cette œuvre, Cécile Hesse et Gaël Romier donnent forme à l'ambivalence des fantasmes. L'adulte atteint-il « dans la saleté la joie ingénue" comme l'affirme Georges Bataille dans *L'Alleluiah* ? Ou bien la République de Salò est-elle le seul lieu possible de banquets coprophages ?